



Attention : nouveau prix!

7 \$

Revue fondée en 1986

Okami

J o u r n a l d e l a S o c i é t é d ' h i s t o i r e d ' O k a

Volume XIX

Numéro 2

Automne 2004

Dans ce numéro :
Le quartier Saint-Martin



Le village iroquois vers 1905

Société d'histoire d'Oka

2017, chemin Oka, C.P. 3931
Oka, Qc J0N 1E0

Conseil d'administration

Présidente

Réjeanne Cyr
137, rue Saint-Jean-Baptiste
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556
prbernard@videotron.ca

Vice-président

Marc Bérubé
325, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6114

Secrétaire

Rosemarie Bélisle
345, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6686
rosemarie.belisle@sympatico.ca

Trésorier

Romain Proulx
45, rue Des Cèdres
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8487

Administrateurs

Pierre Bernard
137, rue Saint-Jean-Baptiste
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556

Ubaldo Lacroix
27, rue Saint-André
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8226

Pierre Dupuis
229, rue Saint-Michel
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6777

Rédaction

Rosemarie Bélisle
Réjeanne Cyr
Marc Bérubé
Pierre Bernard

Éditique

Télé-Bureau
1615, rang du Domaine
Saint-Joseph-du-Lac, Qc J0N 1M0

Impression numérique

CopiePRO
64, rue Turgeon
Sainte-Thérèse, Qc
(450) 434-2644

Okami

paraît trois fois l'an et est tiré à 200 exemplaires

ISSN 0835-5770

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Le contenu de cette publication peut être reproduit
avec mention de la source. Les textes n'engagent
que la responsabilité de l'auteur.

La Société d'histoire d'Oka est membre de la
Fédération des Sociétés d'histoire du Québec

Sommaire

Avant-propos	3
Le Quartier Saint-Martin	4
<i>La Maison élastique</i>	5
Denise Fauteux et Ernie Myles	
<i>Si le carré Saint-Martin pouvait parler</i>	8
Sylvie Myles et Richard Angus	
Point de vue sur Kanesatake	15
Michael Rice	
La tragédie d'Oka	20
Rosemarie Bélisle	

Photo de la page couverture

Cette photo, tirée de la Collection René Marinier, montre le village iroquois vers 1905. Ce village, situé à l'ouest de l'église, est encore perceptible dans le tracé de la rue Saint-Martin.

Lorsqu'on se tient à l'angle de la rue des Angés et de la rue Saint-Martin, près du 245 rue des Angés, et qu'on tourne le dos au lac, on aperçoit la courbe du chemin et l'embranchement à droite qui sont représentés dans cette photo.

Aucune des maisons de la photo ne subsiste.

Avant-propos



*V*oici un numéro à saveur amérindienne.

D'abord un dossier nostalgique sur le Quartier Saint-Martin, au cœur du Vieux Oka, là où se trouvait autrefois le village iroquois de la Mission du Lac des Deux-Montagnes. Suite de textes où des résidents et ex-résidents du quartier se rappellent leurs souvenirs d'enfance, mais surtout, prétexte à publier une magnifique photo ancienne du village iroquois tel qu'il était au début du siècle.

Puis un texte inspirant, rédigé par un professeur de l'école secondaire de Kanesatake, qui nous parle de ses espoirs pour l'avenir de sa collectivité et nous fait découvrir un chef spirituel et une figure de proue de la communauté Mohawk.

Enfin, un peu d'histoire et quelques pistes de réflexion pour aborder la crise actuelle à Kanesatake dans une perspective nouvelle.

Bonne lecture.

Rosemarie Bélisle
La Rédactrice

Le Quartier Saint-Martin

Rosemarie Bélisle

La rue Saint-Martin me fascine depuis longtemps. Elle est un vestige de l'ancien village iroquois du temps de la Mission du Lac des Deux-Montagnes et elle forme le cœur de ce qu'on pourrait appeler le Vieux Oka.

Cette rue me fascine surtout à cause de sa configuration : elle part dans toutes les directions. On peut la prendre par la rue Saint-Michel au nord, par la rue l'Annonciation à l'est, et deux fois (eh oui, deux fois!) par la rue des Anges au sud. Elle tourne à gauche, à droite, serpente, se rétrécit, s'élargit, se dédouble. Elle témoigne d'une époque antérieure à celle des rues droites qui se croisent obligatoirement à angle droit, et procède d'un esprit moins dominé par la pensée rationnelle que le nôtre.

Curieuse de cette rue et de ce quartier, je suis allée à la rencontre de certains de ses habitants. **Denise Fauteux** et **Ernie Myles**, leur fille **Sylvie Myles** et son ami d'enfance **Richard Angus** ont bien voulu répondre à mes questions et me raconter la vie dans le Quartier Saint-Martin.



Cette photo, reprise de la page couverture, date de 1905, environ. On y voit le cœur de l'ancien village iroquois, devenu aujourd'hui le quartier Saint-Martin. On y aperçoit Maxime Dicker et sa femme, à gauche, et Pit Fret (debout avec un enfant dans les bras). Parmi les enfants au centre, il y a Georges Beauvais à gauche et Maria Dicker à droite, (nous ne savons pas qui est la petite fille du centre). Marie Simon est sans doute l'enfant à demi caché à droite (elle épousera plus tard Lucien Vincent), et Harris Mallette, le traversier, et sa femme, sont à droite complètement.

La maison élastique

*Il y a au 223 rue Saint-Martin une maison étonnante. Vue de l'extérieur, elle a l'air d'une maison de taille moyenne. À l'intérieur, c'est une toute petite maison. Mais pour tous ceux qui l'habitent et la fréquentent, c'est une maison élastique qui peut accueillir tous ceux qui veulent y entrer. C'est la maison de **Denise Fauteux** et **Ernie Myles**. Le texte qui suit est tiré d'une entrevue accordée à Rosemarie Bélisle de la Société d'histoire d'Oka, à la mi-septembre 2004.*

Ernie raconte

C'est ma grand-mère maternelle qui est venue ici la première, vers 1910. Elle était née en Irlande, elle avait immigré ici en bateau. Elle avait cinq filles et la famille venait passer l'été ici à Oka. Mes parents vivaient à Montréal, sur la rue Bordeaux, dans la paroisse St. Dominic, une paroisse très irlandaise.

Mon père organisait des bingos toutes les semaines pour ramasser de l'argent et faire construire l'église de la paroisse. On a commencé à venir passer l'été ici vers 1937-38. On louait la maison de John Gaspé, tout près d'ici, qui eux allaient passer l'été à Akwesasne. La saison commençait à la Saint-Jean et finissait autour du 15 septembre. Et puis un jour, vers 1943-44, mon père a acheté la maison ici et c'est devenu notre chalet.

Au début ici, c'était comme une grange. C'est à peine s'il y avait des planchers. Au deuxième c'était un grenier. Il fallait monter par une échelle. Le toit était bas, mon père l'a fait remonter. C'était pas isolé en haut. C'était pas chaud. Quand il ventait, on voyait les rideaux bouger. En arrière, il y avait une autre petite maison, l'ancienne glacière de la boucherie Champagne. On y logeait la visite ou les autres membres de la famille qui venaient nous voir.

Je me suis marié en 1955 avec Denise Fauteux, que j'avais rencontré ici, à Oka. On a vécu à Verdun, mais j'ai acheté la maison ici et c'est devenu notre chalet.



Denise raconte

Je suis née dans la maison de pierre sur la rue des Anges, au coin de Saint-Martin. C'est mon grand-père, J.-Alfred Fauteux qui a fait construire cette maison-là, et c'est là que mon père, J.-Noël Fauteux, et ma mère nous ont élevés jusqu'en 1945. Ensuite, mon père a fait construire la

maison en face, de l'autre côté de la rue, pour se rapprocher du lac, et c'est là qu'il a vécu jusqu'à sa mort en 1957.

Mon père était journaliste à La Presse et il donnait des cours de sciences sociales à l'Université de Montréal. Pour aller travailler, il prenait le traversier, marchait jusqu'à la gare de Como, prenait le train, arrivait à la gare Windsor et marchait jusqu'à La Presse. Il a travaillé à La Presse pendant quarante ans; il écrivait une chronique dans un des premiers cahiers du journal.

Mon père adorait vivre ici, près du lac. L'hiver, il pêchait sur la glace et l'été il se baignait tous les jours. Il nageait jusqu'au milieu du lac le matin, avant d'aller travailler. Il faisait aussi la cueillette des billots qui flottaient sur le lac. Ils n'étaient pas très nombreux à faire ça, c'était dangereux. Il avait une chaloupe avec un vieux moteur Johnson et quand il arrivait proche d'un billot, il fallait faire attention. Ensuite, avec son godendart, il préparait son bois de foyer. Il faisait ça pour se garder en forme.



Denise Fauteux et Ernie Myles le jour de leurs noces.

J'ai rencontré Ernie, j'avais quinze ans. Il a été mon premier et mon seul *chum*. Il venait passer l'été ici avec sa famille. C'était des anglophones et ça me gênait terriblement. Moi, je parlais pas un mot d'anglais. Je disais pas *yes* ou *no*... Ernie, lui, parlait le français de la rue. On allait danser chez Frank, on faisait le trajet à pied, aller-retour. L'hiver, Ernie jouait au hockey. Les parties avaient lieu à l'extérieur, sur la patinoire derrière l'église, et on allait les voir jouer. Eh, qu'il m'a fait geler cet homme-là!

On s'est marié en 1955 et on est allé vivre à Verdun. On a eu six enfants et la maison ici est devenue notre chalet. On venait toutes les fins de semaine de l'été. En ville, nos portes étaient ouvertes tout

le temps, on étouffait. Quand on arrivait ici la fin de semaine, c'était la libération. Le vendredi après-midi, je préparais toute la nourriture d'avance puis on partait avec les enfants, la bouffe, les vêtements, le chat... Ernie est un homme très patient. Il travaillait pour des compagnies pharmaceutiques et des fois, il venait nous chercher avant son dernier rendez-vous. Alors en route, on s'arrêtait et on restait dans l'auto à l'attendre sous un soleil de plomb; les enfants avaient chaud et là, ils faisaient exprès : ils chantaient « Je connais une chanson pour écœurer le monde ... » Ils chantaient ça tout le long du trajet jusqu'à Oka. Mais quand on



J-Noël Fauteux, chroniqueur au journal La Presse, père de Denise Fauteux et grand-père de Sylvie Myles.



Photo prise en 1952.

« L'hiver, Ernie jouait au hockey. Les parties avaient lieu à l'extérieur, sur la patinoire derrière l'église, et on allait les voir jouer. Eh, qu'il m'a fait geler cet homme-là! »

Avant : Julien Proulx, Vianney Turcot, Emmanuel Benson, François Boileau, Urgel Johnson, Lucien Nelson, Jean-Pierre Joannette

Arrière : L'arbitre Lapointe, Ubald Lacroix, Pierre Boileau, Antoine Nelson, Yvon Lacroix, Claude Blain, Réal Benson, **Ernie Myles**, l'entraîneur Roger Simon

arrivait ici, on les voyait plus. Ils retrouvaient tous leurs amis. C'est des enfants qui jouaient dehors. Ils s'amusaient avec presque rien. Ils allaient dans le bois, ils jouaient à brinche-branché, ils se baignaient dans le lac.

Maintenant, Ernie et moi, on vit ici à l'année, mais les enfants continuent la tradition. Ils viennent nous voir et la maison se remplit toutes les fins de semaine. Ils arrivent le jeudi et repartent le lundi.

Ensuite, on a deux jours pour changer les lits et mettre un peu d'ordre, puis ça recommence. Un de mes fils est amoureux d'une Sénégalaise, une de mes filles est mariée à un Italien; l'autre jour, on nous a amené une fille qui débarquait de Suisse. Elle nous a trouvés bien sympathiques. Le dimanche, pour souper, on est facilement quinze à vingt personnes. C'est la société des nations à notre table et on parle de toutes sortes de choses.

Si le carré Saint-Martin pouvait parler...

Sylvie Myles et Richard Angus sont des amis de toujours. Ils se connaissent depuis l'âge de trois ou quatre ans, ont grandi ensemble, ne se sont jamais totalement perdu de vue, et un sentiment très profond les unit. Sylvie m'a déjà dit : « Je donnerais ma vie pour Richard Angus, si c'était nécessaire! » Quelques jours plus tard, je rencontrais Richard à l'épicerie. Je lui ai dit : « Savais-tu que Sylvie Myles donnerait sa vie pour toi? » Il n'a pas eu l'air trop surpris. C'est ce jour-là qu'est née l'idée de cette entrevue. Sylvie et Richard racontent leurs souvenirs de jeunesse, une jeunesse entièrement passée dans le Quartier Saint-Martin.

Richard Angus : Le quartier Saint-Martin, c'est un endroit bien spécial, d'abord à cause de la rue elle-même, qui part dans toutes les directions, mais aussi à cause des maisons qui sont toutes collées les unes sur les autres. Les familles étaient nombreuses et les cours des maisons se touchaient presque toutes. Quand on était enfant, on pouvait facilement aller dans les autres cours, partout, on était toujours chez nous. Il y avait des trous dans les clôtures pour qu'on puisse passer d'une cour à l'autre.

Chez nous, on était huit enfants et on est tous nés dans le quartier Saint-Martin. On est même trois ou quatre – dont moi – à être nés dans la maison, sous les bons soins du docteur Bachand. Parmi les membres de ma famille, il y en a encore qui vivent dans le quartier Saint-Martin : mes deux frères, Henri et Pierre, ma sœur Carole, ma sœur Diane dont la cour arrière donne dans le quartier, et j'ai deux neveux qui sont aussi venus s'installer là.

Ma mère, **Lucienne Vincent**, est une Algonquienne et mon père, **Peter Angus**, est Iroquois. En fait, ma mère est métissée, son père était blanc, sa mère Algonquienne, alors que mon père lui, ses deux parents étaient Iroquois. Il faut dire qu'avant, il y avait les Algonquins d'un côté et les Iroquois de l'autre et qu'en principe, on ne se mélangeait pas. Mais ma mère était une belle blonde aux yeux bleus, c'est ça qui a fait craquer mon père, et il a sauté la clôture!

Mon père travaillait à la mine St. Lawrence Columbian. Tant que la mine a duré, c'est là qu'il a travaillé. Mon père, c'est un homme qui a travaillé très fort dans sa vie. Ma mère allait le reconduire,



Peter Angus et Lucienne Vincent à l'époque de leur mariage

parce qu'ils avaient juste une auto... Elle m'a raconté qu'après une nuit de verglas, elle avait vu mon père monter la côte à quatre pattes pour se rendre travailler. C'était un homme très, très travaillant, mon père. Quand la mine a fermé, ça été un gros coup pour lui.

Les Myles

Les Myles, on les appelait les corneilles, parce qu'ils arrivaient au printemps. On se disait : « Tiens, le printemps est arrivé, les corneilles sont là ! » Il y en avait toujours un des huit chez nous qui voyait arriver le *station* des Myles, tout chargé, et qui criait : « Ça y est, les corneilles sont là ! » Tout de suite, on arrivait en courant, on entraient chez eux, on leur laissait même pas le temps de dépaqueter : on s'en venait jouer avec nos amis.

La maison des Myles, c'était la maison du rassemblement. C'est là qu'on se retrouvait. C'était une maison où personne frappait à la porte, personne sonnait, on entraient tout simplement, on était toujours les bienvenus dans cette maison-là. On entraient puis on allait s'asseoir dans la cuisine ou dans le salon. Je nous ai déjà vus arriver pendant qu'ils étaient en train de souper, s'asseoir à table, et manger avec eux. Madame Myles posait pas de question. C'était : « Bon, on en a un de plus, on met une autre assiette... »

Sylvie Myles : Dans le temps, la 640 n'existait pas. Le trajet pour venir à Oka était bien plus long qu'aujourd'hui. On partait de Verdun, on traversait toute la ville, l'île Jésus, on prenait le vieux chemin d'Oka ... ça pouvait nous prendre une heure, une heure et demie, puis des fois mon père arrêtaient en route pour voir des clients. On était huit dans le *station-wagon*, plus le chat, plus la nourriture pour



Sylvie Myles

On avait l'impression que le quartier Saint-Martin restait bien tranquille toute la semaine, jusqu'à ce qu'on arrive le vendredi soir. Mais du vendredi soir au dimanche après-midi, c'était le va-et-vient constant, le claquage de portes. Parce que dans la maison, il y a deux portes : on entraient par une et on sortait par l'autre. Mon père installait les poignées à notre hauteur pour qu'on puisse entrer et sortir à volonté, et à la journée longue, il criait : « *Don't bang the door!* » J'ai cette phrase-là gravée dans la tête. Ça commençait de bonne heure le matin : bang, bang, bang, et là, juste avant que la porte

**La maison des Myles, c'était la maison du rassemblement.
C'est là qu'on se retrouvait. C'était une maison où personne frappait
à la porte, personne sonnait, on entraient tout simplement,
on était toujours les bienvenus dans cette maison-là.**

Richard Angus

la fin de semaine, plus les vêtements. Sur le siège avant, il y avait mon père, ma mère et ma sœur Diane, trois enfants sur le siège arrière, puis les autres étaient assis derrière avec les bagages. Quand on arrivait ici, de Verdun où on avait juste un petit bout de trottoir, c'était la libération. On passait tout notre temps dehors, en liberté totale, on n'avait pas de restrictions.

claque, mon père disait : « *Don't bang the door!* » Faut dire que c'était pas juste nous autres qui entraient : c'était tout le monde.

Le jeu du vendredi soir, c'était le Spot allemand. Pour ce jeu-là, il y en avait un qui tenait une grosse lampe de poche et les autres se cachaient à la noirceur sur un terrain délimité d'avance. La



personne qui avait le Spot devait rester là où elle était et en tournant sur elle-même, elle devait trouver où les autres étaient cachés. On pouvait jouer à ça jusqu'à presque minuit. On n'avait pas d'heure pour rentrer parce qu'on n'était pas loin, toujours autour de la maison. Quand on rentrait, c'était pour se corder et dormir. On n'avait pas l'eau chaude dans ce temps-là. Mon père partait la fournaise, on mettait des bouilloires à chauffer, ma mère remplissait le gros lavabo de la cuisine et on y passait tous, un après l'autre. Quand ma mère montait le soir, elle comptait les têtes : un, deux, trois, quatre... s'il y en avait six, c'était bon, on était tous là. On n'avait pas les parents surprotecteurs d'aujourd'hui.

Jouer dehors

Richard Angus : On passait nos grandes journées à jouer dehors. On avait rarement besoin de sortir du carré Saint-Martin. On s'amusait avec pas grand-chose. Par exemple, on jouait à kick-la-kécane. Tous les enfants du quartier : les Tiwasha, les Angus, les Myles... on se ramassait sur le coin, qui était à peu près le centre du quartier, et on jouait à kick-la-kécane des soirées de temps.

raconte qu'elle n'avait pas le droit de nous fréquenter, que ses parents lui interdisaient, mais elle venait nous voir jouer au baseball et elle nous envoyait. On avait tellement l'air de s'amuser! Nous autres, les enfants du quartier Saint-Martin, on était toujours sales, on traînait partout, y avait rien à notre épreuve.

Quand on sortait du quartier, c'était pour aller jouer dans le bois, sur la côte de sable. Ma mère nous mettait dehors le matin, des fois elle nous donnait même un lunch pour pas qu'on revienne le midi. On passait la journée dans le bois, on mangeait notre lunch le midi, puis on revenait en fin d'après-midi.

Je me rappelle, quand j'étais petit, on allait dans la Commune. C'était gros ça, la Commune, il y avait plein d'installations : un carrousel avec des poneys, un restaurant. On allait aussi jusqu'au verger de la ferme du Calvaire « emprunter » des pommes. Ou on allait au Petit Canot (rire entendu) ... Dans ce temps-là, les hôtels fermaient le dimanche, alors les « bons pères de famille » amenaient leurs enfants dans le bois, mais c'était surtout pour se rassembler près du ruisseau et prendre une petite bière le dimanche après-midi...

Dans ce temps-là, les hôtels fermaient le dimanche, alors les « bons pères de familles » amenaient leurs enfants dans le bois, mais c'était surtout pour se rassembler au Petit Canot, près du ruisseau, et prendre une bière le dimanche après-midi...

Richard Angus

Il y avait aussi les batailles de concombres grimpants : on remplissait des chaudières de concombres, on formait deux équipes et on s'attaquait. Ça pouvait durer deux-trois jours de temps. Il fallait s'approvisionner en munitions, savoir où les concombres grimpants poussaient et ne pas révéler où étaient nos talles au risque de se les faire dévaliser.

On organisait aussi des parties de baseball dans le parc. J'ai une amie qui venait passer l'été ici, mais de l'autre côté de l'église, dans le quartier plus chic qu'on appelait le « Petit Westmount ». Elle me

Il faut dire qu'il y a deux bois : le bois des pins (la Pinède) puis la forêt, de l'autre côté du rang l'Annonciation. La forêt, on l'appelait le bois des loups. On allait surtout jouer dans le bois des pins parce que le sous-bois est plus propre. Les pins sont plantés en rangées, bien espacés, et le sol est couvert d'aiguilles, tandis que dans le bois des loups, comme c'est une forêt naturelle, il y a plus de branchages, c'est plus dense, il y a des vieux arbres, du bois mort, des trous, qu'on appelait des trous d'ours. Il y avait même une rumeur qui courait – mais je pense que c'est plus qu'une rumeur parce



que mon père m'a dit qu'il l'avait vraiment vu – que pendant la guerre, les gens s'étaient creusé des espèces de grottes, des grands trous profonds où ils plaçaient des réserves : des allumettes, des chandelles, des cannages, au cas où... Alors il y avait toutes sortes de mystères dans ce bois là. C'était pas l'endroit où on allait jouer de préférence.

La baignade

Sylvie Myles : Au Manoir, près du traversier, il y avait des religieuses avant : les Petites Filles de Saint-Joseph. Derrière chez elles, il y a une belle plage de sable et les sœurs nous laissaient nous baigner. On pouvait passer des après-midi entiers à agacer les gars du traversier. Alors au bout d'un moment, ils se vengeaient. Henri Angus, le frère de Richard, me disait : « Sylvie, viens donc faire

allumait et on allait patiner sur le lac avec ça. Ma mère s'inquiétait. Elle criait : « Tu vas leur mettre le feu à la tête ! » Mais nous, on adorait ça, et il n'est jamais arrivé d'accident.

Ou encore, mon père attachait nos traîneaux après son *station* et il nous emmenait dans le rang du Milieu. Les chiens étaient en liberté dans le rang du Milieu, il nous claquaient ça autour des oreilles... mon père fumait tranquillement sa cigarette dans l'auto... des fois on tombait des traîneaux, et il nous oubliait là (rire).

On allait aussi glisser sur la côte de sable, en haut de la rue Saint-Georges. Ça montait directement dans le bois. On installait nos traîneaux en haut de la côte et on pouvait glisser jusqu'à la rue principale.

**Dans le temps des Fêtes, on transportait notre sapin d'une maison à l'autre.
On le décorait à Verdun, puis on l'emportait, tout décoré,
sur le toit de l'auto pour le replanter ici.**

Sylvie Myles

un tour en bateau... » Toute fière, je montais avec lui dans le petit yacht qui tire le traversier. On traversait mais en revenant, à peu près à mi-chemin, il me jetait à l'eau, toute habillée, et là, c'était... débrouille-toi!

Richard Angus : Ce qu'on faisait aussi (mais ça, c'est dangereux, il faut pas le faire) : quand le traversier partait, on montait à pied, on se tenait au bout, près des chaînes, et rendu au large, on sautait à l'eau pour se baigner. Des fois, les gars du traversier nous retenaient, ils nous empêchaient de sauter, alors là, il fallait faire tout le voyage parce qu'on n'avait pas pu sauter.

L'hiver

Sylvie Myles : L'hiver, quand on venait passer les vacances de Noël, mon père nous faisait une patinoire sur le lac. Il allait déblayer un rectangle de glace sur le lac et il nous organisait des parades au flambeau. Il nous faisait des espèces de torches. Il trempait des quenouilles dans l'huile qu'il

Dans le temps des Fêtes, comme on n'avait pas beaucoup d'argent, on transportait notre sapin d'une maison à l'autre... On le décorait à Verdun, puis on l'emportait, tout décoré, sur le toit de l'auto pour le replanter ici. Des fois, on venait ici pour Noël, mais ma mère recevait à Verdun le Jour de l'An, alors on rembarquait le sapin tout décoré, on le plantait à Verdun pour le party du Jour de l'An puis on revenait ici, toujours avec le même sapin sur le toit de l'auto.

Une amitié profonde

Richard et moi, on se connaît et on se tient ensemble depuis l'âge de trois ou quatre ans.

Quand on était petits, on avait un tricycle avec une grosse roue en avant, des blocs de bois sur les pédales et un marchepied en arrière. Eh qu'on a joué avec ça, à faire le tour du carré Saint-Martin, moi sur le tricycle et Richard debout en arrière qui poussait. On pouvait passer des journées entières à faire ça.

Plus tard, quand on est passé à la bicyclette, on avait un rituel, une vraie passion. Quand il y avait un orage, on sortait à bicyclette et on allait faire tous les trous d'eau du village, puis ensuite, on prenait un pain de savon et on se lavait les cheveux à l'eau de pluie. Aussitôt qu'il se mettait à pleuvoir, on faisait ça. Quand j'ai rencontré Benoît, mon conjoint actuel, qui lui aussi est Iroquois, je lui ai dit : « Benoît, y a des choses de moi que tu comprendras pas mais qu'il va falloir que tu fasses parce que, avant, c'était Richard ma moitié, mais là c'est toi qui deviens ma moitié. » Il m'a dit : « Des choses comme quoi? » J'ai dit : « Attends, quand ça sera le temps, je te le dirai... » Puis un jour, il y a eu un orage épouvantable et je lui ai dit : « Viens-t-en, on s'en va en bicycle ! » Il m'a dit : « Voyons donc ! » J'ai dit : « Viens-t-en, on s'en va en bicycle! » On est parti ensemble et on a fait tous les trous d'eau du village! Il l'a fait, mais après il m'a dit : « Je l'ai fait une fois, mais c'est fini, plus jamais... » (rire)



Richard Angus à l'âge de 22 ans

Les fêtes de quartier

Richard Angus : Il y avait toujours, dans le courant de l'année, des fêtes que les adultes organisaient pour nous. Ma cousine Fleurette, la nièce de ma mère, nous organisait tous les ans une épluchette de blé d'Inde. Et pour Noël, elle organisait, avec notre famille, un réveillon au petit Church Hall de la rue Saint-Martin. On se rassemblait tous là, il y avait de la musique, de la danse, un buffet extraordinaire; c'était le gros party.

Mais c'est souvent de la maison des Myles que les idées partaient. Les *Street Dance*, par exemple. Plus souvent qu'autrement, c'était Mme Myles qui disait : « Si on faisait une danse ce soir! » et là tout s'organisait à la dernière minute. Elle préparait des sandwiches, on allait chercher le système de son des Fauteux, on bloquait la rue et on dansait dehors.

D'autres fois, les fêtes s'organisaient spontanément, entre nous, les jeunes. Parce que les Myles aussi avaient une vie sociale quand ils venaient à Oka les fins de semaine. Des soirs, ils allaient veiller chez les Domingue, ou chez les Fauteux et là, on avait la maison à nous. Des fois on était quinze-vingt jeunes, mais ça dérangeait pas les parents. On pouvait faire ce qu'on voulait. On mettait la musique au maximum, on dansait, on mangeait, on faisait des jeux. C'était la fête!

Pendant des années, ma sœur Diane a organisé une épluchette de blé d'Inde devant la maison de mes parents, près du dépanneur, pour tous ceux qui ont vécu dans le quartier pendant les trente à trente-cinq dernières années. On bloquait la rue, on installait une grande table où mettre les plats que tout le monde apportait, on faisait jouer de la musique et on dansait. Les gens revenaient de partout pour participer à cette fête-là, et les gens d'Oka se joignaient à nous. Ça a duré une bonne dizaine d'années, ça fait juste quatre-cinq ans que c'est arrêté. Ma sœur Diane est une très bonne organisatrice elle aussi, elle avait toujours des ballons et des colliers lumineux pour les enfants...

Nos parents, des modèles de patience

Sylvie Myles : Mes parents sont fatigués aujourd'hui, mais c'est pas pour rien, ils se sont vraiment dévoués pour leurs enfants. Quand on s'en retournait le dimanche soir, on s'endormait tous dans l'auto : on avait passé la fin de semaine à courir partout. Arrivé à la maison, mon père nous montait, un après l'autre, dans ses bras pour aller nous coucher.

Richard Angus : Je revois encore ma mère en train de nous faire des crêpes... elle a huit enfants autour de la table, elle fait pas juste une crêpe! Elle est debout devant le poêle et elle fait des crêpes, et encore des crêpes. Aujourd'hui, on s'en rend compte : on voyait pas souvent notre mère assise à table avec nous autres. Elle nous servait et quand on avait fini, on se levait et on s'en allait. Elle, elle se retrouvait toute seule à table pour manger après tout le monde.

Sylvie Myles : Moi, je revois ma mère en train de nous faire des pogos. Debout devant le poêle, un après-midi complet, à tourner dans la pâte des saucisses plantées sur des bâtons de bois, pour qu'on aie le plaisir de manger des pogos...

Richard Angus : Les hommes travaillaient fort dans ce temps-là. Mon père, quand il arrivait à la maison, c'était pour se reposer. Je le revois arriver le jeudi soir, sortir sa paie, la donner à ma mère : « Tiens, v'la la paie... » Ma mère lui donnait 20 piasses : « Tiens, c'est pour ta semaine... » et c'est elle qui gérait la maison. Lui, il n'avait pas un mot à dire. Il restait assis dans sa chaise, il parlait pas beaucoup. Mais quand on faisait damner notre mère et qu'elle voulait qu'il intervienne, elle lui disait : « Ben là, le père, dis quelque chose! » Dans ces cas-là, il disait de sa grosse voix : « Arrêtez! » Mais c'était pas un homme qui se choquait...

Sylvie Myles : (elle produit une règle de bois de 18 pouces aux bouts racornis) Ça, ça s'appelait le « Reste-Tranquille » Quand on faisait les transports de Verdun à Oka, huit dans l'auto, plus le chat, plus les bagages, et qu'on se mettait à chanter : « Je connais une chanson pour éccœurer le monde », là mon père sortait le Reste-Tranquille et « Tap », il donnait un coup sur le dossier du siège... là on se la fermait et ça presse!



Lucienne Vincent et Peter Angus (à l'avant) et leurs huit enfants :
1. Carole, 2. Diane, 3. Pierre, 4. Mimi, 5. Richard, 6. Louise, 7. Jean-Claude et 8. Henri

**On était soixante dans la maison. Mon père a sorti les meubles,
il a installé son salon dans la rue : son fauteuil, sa lampe, le tapis...
on a fait notre party dans la maison et lui, il est allé dehors
lire son journal en attendant que ça finisse.**

Sylvie Myles

À Verdun, mon père avait une table de travail en bois et le Reste-Tranquille était serré dans le tiroir du haut. Quand il rentrait le soir, il faisait toujours les mêmes gestes : il enlevait ses boutons de manchettes, prenait ses clés d'auto et son portefeuille et il les déposait dans une petite niche accrochée au mur dans le corridor. Ensuite, ma mère disait : « Bon, Untel à fait ça... » Là, il allait dans son bureau, il sortait le Reste-Tranquille du tiroir, il enlevait son veston, sa cravate, sa chemise, tout jusqu'à sa camisole, il venait dans la cuisine et là, il donnait un bon coup de règle sur la table : « Paf! » C'est tout. Jamais il nous a touché avec (rire).

Quand j'ai commencé à travailler à Télé-Globe, il y a exactement 23 ans, mes compagnons de travail ont dit : « On connaît pas ça Oka ». J'ai demandé à mes parents si je pouvais les inviter et bien sûr, ils ont dit oui. Je mens pas, je pense qu'on était

soixante dans la maison. Au bout d'un moment, ils ont dit : « On veut danser... » Mon père a sorti les meubles de la maison, il a installé son salon dans la rue : son fauteuil, sa lampe, le tapis... nous autres on a fait notre party dans la maison et lui, il est allé dehors lire son journal en attendant que le party finisse.

La tradition continue

Sylvie Myles : Maintenant, mes parents vivent en permanence dans la maison qui a été notre chalet pendant toute notre enfance, et la tradition continue. Toutes les fins de semaine, la maison se remplit. Dimanche dernier, on devait être au moins dix-sept autour de la table pour souper. Cette maison-là, ça fait longtemps qu'on le dit : c'est une maison élastique. Il y a de la place pour tous ceux qui veulent y entrer.

Le texte qui précède est entièrement tiré d'une entrevue avec Sylvie Myles et Richard Angus, qui a eu lieu le 21 septembre 2004. À la fin de l'entrevue, Sylvie m'avait dit : « Vous devriez venir, dimanche prochain, faire vous-même l'expérience de la maison élastique! » J'ai accepté l'invitation et le dimanche suivant, je me suis pointée au 223 rue Saint-Martin. Comme il fallait s'y attendre, j'ai été accueillie très chaleureusement. Ce soir-là, nous étions une bonne quinzaine autour de la table et il y avait trois enfants dans le salon qui mangeaient en regardant la télé. Les plats étaient d'inspiration mexicaine, libanaise, nord-africaine et québécoise. Parmi les sujets de conversation abordés, signalons : les qualités de star de Michèle Richard et Diane Dufresne, les bienfaits de la glucosamine après cinquante ans, les pouvoirs maléfiques de l'animisme toujours vivant dans la région de Casamance, au sud du Sénégal, et la politique autochtone de l'ère Trudeau. Après le repas, nous sommes allés marcher au bord du lac. La nuit était douce, la compagnie agréable...vraiment, on ne s'ennuie pas chez les Myles.

Rosemarie Bélisle

Point de vue sur Kanesatake

Michael Rice

L'auteur enseigne la biologie, l'économie, l'histoire et l'éducation physique à l'école secondaire Ratihen:te High School de Kanesatake.

Lorsque je traverse la pinède, tôt le matin, je suis toujours frappé par la beauté naturelle de Kanesatake. Je suis venu ici la première fois il y a presque vingt ans, en compagnie d'ainés et d'amis de Kahnawake. Ils m'avaient dit : « On va participer à des cérémonies à la Maison Longue » et m'avaient demandé si je voulais les accompagner. Comme j'étais curieux d'en savoir plus sur Kanesatake, j'ai dit oui. Le repas gratuit et le tour de voiture venaient en prime. Blague à part : je suis venu pour m'initier aux cérémonies, aux chants et à ma culture.

Nous sommes allés à la Maison Longue, dans le rang du Milieu, près de chez Samson Gabriel. Je me rappelle avoir entendu les Kanesatakehron:non parler de l'époque où la pinède avait été plantée par leurs ancêtres. Ils disaient que les Sulpiciens, les colons français, le gouvernement provincial et la police provinciale du Québec les avaient harcelés et avaient arraché aux Onkweh:we leurs maisons et leurs fermes. Je me souviens du profond sentiment d'indignation que j'avais ressenti en entendant cela. En observant le territoire, j'ai compris pourquoi les non-autochtones voudraient posséder ces terres car il s'agit d'une très belle région touristique et agricole.

Ce jour-là, il y avait peu de gens et encore moins de jeunes dans la Maison Longue. Les chefs Moses Gabriel et Joe Phillips, l'Ancien Peter Phillips, tous trois décédés maintenant, et le chef Samson Gabriel ont tous pris la parole. J'étais loin de me douter que je ne reverrais plus jamais trois de ces Sages rassemblés pour une cérémonie de condoléances. Il ne reste plus aujourd'hui que Samson, mais qui n'exerce plus ses fonctions de *roianer*. Les rares jeunes de mon âge étaient Jake et Christin Cree. Si les gens étaient peu nombreux, ils étaient généreux de cœur. Leur accueil chaleureux, leur bonne humeur et le respect qu'ils avaient de leurs coutumes sont restés gravés dans ma mémoire.

Il y a environ quatre ans et demi, je suis venu de l'université Queen's faire mon dernier stage pratique d'enseignement au Ratihen:te High School. Auparavant, j'avais fait un baccalauréat en Études canadiennes et du Nord à l'Université McGill. Je pensais qu'avec le temps, les choses s'étaient améliorées à Kanesatake. Étant originaire de Kahnawake, je pensais que toutes les communautés Kanienkehaka faisaient les mêmes progrès. J'ai constaté qu'il y avait eu des changements matériels, mais que la vision du monde des gens était restée la même. Le mouvement de renaissance de la langue, de la culture et de la fierté Kanienkehaka qui s'était amorcé au lendemain de 1990 semblait s'être complètement évanoui.

Bien des gens de bonne volonté me parlaient de leurs rêves et de leurs espoirs pour un avenir meilleur à Kanesatake. La directrice des services d'éducation de l'époque, Linda Simon, était l'une de ces personnes, et ses propos m'ont convaincu que je pourrais jouer un rôle utile dans la collectivité. J'ai décidé de venir travailler à Kanesatake.

Une fois installé, et après que le charme initial du lac (dur, dur de payer sur un lac gelé) et du Mont Bleu se soit dissipé, je me suis mis en quête de quelque chose à faire après l'école pour m'occuper. J'ai entraîné des jeunes joueurs de crosse avec Steve Bonspille et j'ai rencontré des gens en allant au gym à Saint-Eustache avec Steve et Kyle Bonspille. Nos discussions portaient toujours sur ce qui manquait et qu'il faudrait apporter à la communauté. Le printemps suivant, j'ai recruté (tordu le bras à) quelques collaborateurs et j'ai soumis une proposition visant la création d'un Club de canot.

Quand j'ai proposé l'idée, on m'a dit : « C'est bon en principe, mais ça ne marchera pas parce qu'ici, personne ne soutient les projets ». Cinq ans plus

tard, le Club de canot de Kanesatake se porte bien et je me propose de lancer une campagne de financement auprès des entreprises. On n'a peut-être pas réussi à faire participer tout le monde, mais on est bien implanté. Ce qui a commencé par trois emplois d'été en 1999 est devenu en 2002 un personnel de dix employés et un superviseur.

Quand on a une idée, on peut la réaliser en mettant l'effort voulu pour réussir. Il faut préparer une proposition solide et chercher des appuis pour faire démarrer le projet. Si les gens voient qu'il y a du sérieux, de la réflexion, une pensée articulée et des objectifs à long terme, ils vont soutenir le projet. L'enthousiasme et un certain talent pour les rela-

tions publiques sont un atout certain lorsqu'il s'agit d'aller frapper aux portes pour obtenir du soutien. Glenda Smith, coordonnatrice des loisirs, m'a dit de m'adresser à Wendy Nicholas, alors directrice de l'aide sociale. Wendy a cru au projet et l'a soumis dans le cadre de la Stratégie de réinvestissement communautaire. **La bonne volonté et les bonnes idées portent fruit. Une attitude négative n'engendre que des idées noires et mène à l'échec.**

Jamais dans son histoire, la communauté n'a eu autant besoin d'un esprit positif pour réaliser une transformation et assurer le mieux-être collectif. Kanesatake ne peut plus faire autre chose que progresser et avancer.



Michael Rice à l'arrière (qui tient le ruban blanc) et un groupe de jeunes membres du Club de canot de Kanesatake

Car il y a beaucoup de bon à Kanesatake, « lieu du ruban de sable soyeux ». Comment ne pas être impressionné par la beauté du Lac des Deux-Montagnes, le Mont Bleu, la Pinède, le village et le Parc de Kanesatake (Oka)? C'est certainement mieux que de regarder la Voie maritime du Saint-Laurent ou de vivre dans les effluves de soufre qui

située près de Fonda, dans l'État de New York. En 1982, quand j'étais en septième année, Tom avait été mon professeur d'Études autochtones à la Kahnawake Survival School. Ce que j'aimais, c'est que Tom parlait du cœur et racontait notre tradition orale. Il avait su capter l'attention de plusieurs de ses élèves, dont moi. Je ne savais pas qu'un jour

Quand j'étais jeune, le plus drôle, c'est que je n'aimais pas l'école et j'avais juste hâte d'avoir mon diplôme d'études secondaires pour être enfin libéré pour toujours de l'école et des professeurs! Je ne me doutais pas qu'un jour, je deviendrais moi-même professeur...

enveloppent Cornwall. Si vous ne me croyez pas, prenez le traversier, ou mieux encore, faites une sortie sur le lac en canot.

En août 2002, Tom Porter est venu de Kanatsiohareke pour donner une conférence à un groupe de professeurs de Kanesatake. Kanatsiohareke est une communauté Kanienkehaka

ma vie me conduirait sur la voie de l'enseignement. Quand j'étais jeune, le plus drôle, c'est que je n'aimais pas l'école et j'avais juste hâte d'avoir mon diplôme d'études secondaires pour être enfin libéré pour toujours de l'école et des professeurs! Je ne me rappelle pas d'un professeur en particulier qui aurait été le meilleur ou mon préféré. Ils m'ont tous



« Si vous ne me croyez pas, prenez le traversier ou mieux encore, faites une sortie sur le lac en canot. »

Tom Porter

Tom Porter est un chef spirituel Mohawk et une figure de proue au sein de la population iroquoise de l'Est de l'Amérique du Nord. Il a vécu la plus grande partie de sa vie à Akwesasne, où il a élevé six enfants dans la tradition autochtone. Il a été chef du clan de l'Ours dans le mouvement traditionnel de la Maison Longue.

Dans les années 60, il a fondé le groupe *White Roots of Peace* qui incitait les Autochtones à revenir à leur mode de vie traditionnel. Voyant que la langue et la culture mohawks étaient en voie de disparition, il a cofondé l'*Akwesasne Freedom School* où, de la maternelle à la huitième année, tous les cours sont donnés en langue mohawk.

En 1993, après s'être opposé en vain à l'implantation d'un casino sur le territoire d'Akwesasne, Tom Porter est parti avec un groupe s'installer dans la vallée de la rivière Mohawk, leur territoire ancestral, dans un lieu appelé Kanatsiohareke ou « lieu du chaudron propre ». Sur un vaste terrain de 400 acres, ils ont fondé une communauté dont les objectifs sont l'autosuffisance et un mode de vie conforme aux valeurs spirituelles autochtones – loin de la violence, des casinos, des bingos, et des problèmes de drogue et d'alcool. Cette petite communauté a fêté dix années d'existence l'an dernier. Elle vit de la culture biologique des légumes et exploite un gîte du passant et une boutique d'artisanat.



appris quelque chose sur la vie ou la matière qu'ils enseignaient et chacun à sa façon, ils ont contribué à faire de moi un professeur.

Quand Tom a eu fini sa conférence, j'ai été très touché par ce qu'il avait dit : il a levé le poids de l'obscurité qui pesait sur mon esprit et m'a permis de voir ce qui nous était arrivé. Jusque là, je me demandais comment faire pour rejoindre mes élèves, et j'avais l'impression de ne pas réussir à leur donner le goût d'apprendre. Mais Tom nous a expliqué comment les communautés autochtones avaient perdu le contrôle de l'éducation de leurs enfants et quelles dysfonctions ces enfants avaient introduites dans leurs communautés en revenant et en devenant à leur tour des parents. Il nous a dit à quel point il était difficile pour ces personnes de donner de l'amour et de la compassion à leurs enfants. Il a dit qu'il fallait désapprendre ces comportements si on voulait que nos populations retrouvent l'équilibre. Pendant que je l'écoutais, il m'a semblé que la lumière entrait dans mon esprit et j'ai compris de quoi il parlait. J'ai vu tout à coup que plusieurs des enfants que j'avais dans mes classes venaient de foyers de ce genre. Ça m'a ramené à ma propre enfance et m'a rappelé pourquoi je voulais aider les autres pour qu'ils n'aient pas à vivre le même genre de solitude et de désarroi. Tom m'a fait comprendre que je n'avais pas choisi pour rien de venir enseigner à Kanesatake. Je ne me sentais plus aussi seul ni abattu, mais je voyais que la lutte à mener pour éduquer une communauté est un projet à long terme.

J'ai téléphoné à Tom quelques semaines plus tard pour le remercier d'avoir partagé son savoir avec nous. Il était content de voir que j'avais compris son message. Je lui ai dit qu'il m'avait remonté le moral et m'avait aidé à voir plus clairement pourquoi je voulais aider les gens. Il m'a confirmé dans ma certitude qu'il faut redonner aux gens leur dignité et rebâtir leur fierté et leur estime de soi avant qu'ils puissent s'engager sur le chemin de l'apprentissage et du savoir.

Kanesatake compte de nombreuses ressources qui peuvent l'aider à se remettre sur pied. Son arme

la plus puissante est son système d'éducation. Combien de collectivités de la taille de Kanesatake peuvent se vanter d'avoir trois écoles de niveau élémentaire et secondaire? Et pourtant, l'importance et la valeur de l'éducation restent mal comprises.

La meilleure chose que nous pouvons faire pour nous-mêmes est de donner à nos jeunes la meilleure éducation possible.

Si nous voulons être reconnus comme un peuple souverain ayant des droits ancestraux, nous avons tout intérêt à savoir de quoi nous parlons.

Notre **objectif stratégique** devrait être de faire en sorte que tout le monde, dans la communauté, atteigne le plus haut niveau d'éducation possible. Nous aurions ainsi des professionnels compétents

qui travailleraient au développement communautaire parce qu'il faut des compétences pour bâtir une économie locale et travailler dans la région. Ce serait aussi un bon moyen de ramener dans la communauté les gens qui ont quitté Kanesatake pour travailler ou faire des études.

La langue et la culture devraient être notre priorité et les trois langues devraient être considérées également importantes, reconnues et soutenues. Nos ancêtres étaient trilingues tout comme le sont de nombreuses nations du monde aujourd'hui. En agissant ainsi, nous pourrions **enseigner à nos jeunes leur culture et leur histoire, et en faire des citoyens responsables** tout en leur apprenant les compétences essentielles à la vie dans le monde d'aujourd'hui et de demain.

(Traduit de l'anglais par Rosemarie Bélisle)



« Ce qui a commencé par trois emplois d'été en 1999 est devenu en 2002 un personnel de dix employés et un superviseur. »

La tragédie d'Oka

Les « dissidents » de Kanesatake : prisonniers d'une histoire qui n'est pas la leur

Rosemarie Bélisle

« Cessons nos luttes fratricides » disait le pauvre [Honoré] Mercier.
On ne se rendait pas compte qu'elles ne profitaient qu'au tiers, car il y avait un tiers...
Un tiers qui, en bon Anglais, a gardé les mains propres.
Jacques Ferron, *Historiettes*

Depuis janvier dernier, soit depuis que les tensions à Kanesatake ont éclaté au grand jour et donné lieu à des événements dramatiques et regrettables, je ne cesse d'être étonnée par les parallèles qu'il est possible d'établir entre ce qui se passe ici et certains épisodes célèbres de l'histoire de l'Irlande du Nord. Les enjeux de la crise actuelle sont-ils véritablement autochtones ou assistons-nous à la reconstitution – délibérée ou inconsciente – de l'un des temps forts de la conquête de l'Irlande, première colonie de ce qui allait devenir l'Empire britannique? Et si tel est le cas, quel sens peut-on donner aux événements actuels? Voici quelques notions d'histoire et quelques pistes de réflexion...

Les dissidents

Dès le début de la « crise » actuelle, journalistes et commentateurs ont qualifié de « dissidents » les opposants au Grand Chef James Gabriel. Ce terme a de l'histoire. Il est utilisé depuis longtemps dans le contexte des troubles qui secouent périodiquement la communauté autochtone d'Oka/Kanesatake depuis la fin du 18^e siècle.

Urgel Lafontaine, dernier missionnaire sulpicien, décédé en 1934, l'utilisait déjà, dans l'un des précieux cahiers qu'il a rédigés au cours de ses années de ministère, pour raconter comment le curé Lefebvre a sauvé le village d'Oka en faisant planter à compter de 1886 une belle forêt de pins qui a transformé le coteau aride derrière le village en

*« une riche propriété et un boisement superbe et odoriférant qui constitue la grande attraction d'Oka... Le curé... s'est montré très habile en employant indistinctement pour ce travail Indiens et Blancs, et même **des Indiens dissidents**. M. Lefebvre n'ignorait pas que certains Indiens avaient empêché ses prédécesseurs de planter des arbres... qu'ils les avaient arrachés aussitôt que plantés, et qu'ils avaient même mis le feu à la maison du gardien des arbres. M. Lefebvre se disait que les Indiens ne seraient pas tentés de détruire leur propre ouvrage... l'événement lui donna raison... Les plantations Lefebvre ont été respectées de tous. On a laissé à ces milliers d'arbres la liberté de prendre racine et de se développer... normalement.¹ »*

M. Lefebvre n'ignorait pas que certains Indiens avaient empêché ses prédécesseurs de planter des arbres... qu'ils les avaient arrachés aussitôt que plantés, et qu'ils avaient même mis le feu à la maison du gardien des arbres...

Urgel Lafontaine



Ce dessin à la plume, fait par le journaliste C. E. Wilson, montre le temple méthodiste construit dans le village iroquois avant sa démolition le 8 décembre 1875.

Mais l'emploi du mot « dissident » remonte à plus loin encore, comme en témoigne ce passage d'un plaidoyer des Messieurs de Saint-Sulpice devant la Cour suprême du Canada, pour justifier la démolition, en 1875, du temple méthodiste qui avait été érigé sur le territoire de la Mission :

« ... les dits Ecclésiastiques [ne sont] aucunement tenus par leurs titres à la dite Seigneurie du Lac des Deux Montagnes, ni par la loi, de pourvoir aux **dissidents** de l'Église catholique romaine, dans la dite mission du Lac des Deux Montagnes, un local pour l'exercice du culte d'une **religion dissidente** quelconque, et nommément celle des Méthodistes.² »

Comme on peut le voir, le mot « dissident » a une connotation religieuse et désigne les Iroquois de la Mission qui se sont convertis en bloc au protestantisme le soir du 31 mars 1869, espérant ainsi se soustraire à l'emprise des Sulpiciens. On leur avait fait croire que les Sulpiciens, n'ayant plus de mission évangélisatrice à remplir, quitteraient les lieux et leur laisseraient la pleine et entière possession de la Seigneurie du Lac des Deux

Montagnes³. Le mot « dissident » renvoie donc à ce moment crucial et pourtant méconnu de l'histoire d'Oka.

Pour bien en saisir le sens, toutefois, il faut savoir que le mot « dissident » vient du mot anglais « *dissenter* » qui, lui, nous amène en Irlande du Nord et plus particulièrement en Ulster. Rappelons rapidement l'histoire de la « Plantation d'Ulster ». Après qu'en 1605, on ait découvert *in extremis* des barils de poudre à canon dans les sous-sols du Parlement britannique à Londres, et éventé ainsi un complot – le *Gunpowder Plot* – fomenté par les catholiques irlandais qui voulaient faire sauter l'immeuble du Parlement et tuer le roi James 1^{er} et tous les parlementaires, une vague d'anticatholicisme féroce balaie l'Angleterre protestante et de terribles représailles sont mises en œuvre. La province d'Ulster, dans le nord de l'Irlande, devient le théâtre d'une impitoyable politique de colonisation qui vise l'élimination ou la marginalisation dans leur propre pays des Irlandais catholiques. À compter de 1609, tous les « rebelles » sont expropriés et leurs terres redistribuées à de nouveaux colons choisis pour leur loyauté au protestantisme. Or, une grande partie de ces nouveaux colons viennent d'Écosse. Avec le temps, ces Écossais implantés en Irlande se constituent une identité distincte. Ne vivant plus en Écosse, ils ne se considèrent plus tout à fait Écossais, mais ne veulent pas pour autant se faire qualifier d'Irlandais de crainte d'être confondus avec les Irlandais catholiques. Étant de religion presbytérienne, ils se dissocient de l'église anglicane, et sont donc considérés dissidents. C'est ainsi qu'ils prennent l'habitude de se désigner eux-mêmes par l'expression « *northern dissenters* » ou « dissidents du nord ».

Entre 1718 et 1775, plus de 100 000 dissidents du nord ont quitté l'Ulster pour venir s'établir dans les colonies américaines. Ils constituent à eux seuls le plus fort contingent d'immigrants issus des Îles britanniques. Une fois établis en Amérique, ils délaissent pour la plupart la religion presbytérienne et se font méthodistes, baptistes, pentecôtistes...

Le siège de Londonderry

En 1688, les dissidents du nord ont participé activement à l'un des moments les plus décisifs de l'histoire du monde occidental : la victoire du protestantisme sur le catholicisme, après plus d'un siècle et demi de guerres de religion. Cette victoire a pris la forme d'un coup d'État à la faveur duquel le hollandais Guillaume d'Orange (William III),

Cet épisode de l'histoire de l'Irlande du Nord, de même que la bataille qui opposera l'armée de James à celle de Guillaume d'Orange sur les rives de la Boyne, en juillet 1690, sont entrés dans la légende et sont devenus les principaux ancrages de l'identité des *northern dissenters*. Des groupes, tels les *Apprentice Boys of Derry* et l'Ordre d'Orange, formés sur le modèle de la franc-maçonnerie, continuent encore aujourd'hui d'en

Pour empêcher les soldats de James d'entrer, les dissidents prennent l'initiative de fermer les portes de Londonderry et créent une « ligue de capitaines » qui s'engage à monter la garde jour et nuit et à défendre la ville jusqu'à la mort.

grand défenseur du protestantisme, s'est emparé du trône d'Angleterre et a chassé du pouvoir le roi catholique James II. Lorsqu'en juin 1688, William débarque en Angleterre avec son armée, James, pris de panique, prend la fuite et trouve refuge en France. En 1689, toutefois, il tente un retour par l'Irlande. Son armée, composée d'Irlandais catholiques et de soldats français, veut investir la petite ville fortifiée de Londonderry, en Ulster. Les dissidents, majoritaires dans cette ville, craignent d'être massacrés. Soudain, treize jeunes apprentis prennent l'initiative de fermer les quatre portes de la ville et une « ligue de capitaines » est aussitôt formée qui s'engage à monter la garde jour et nuit sur les remparts et à défendre la ville jusqu'à la mort. Un long siège s'amorce qui durera 105 jours. L'armée de James impose un blocus pensant affamer les habitants et les faire ainsi capituler. La famine et la maladie déciment la population. La ville est pilonnée de bombes. Les familles, terrifiées, se creusent des trous sous leurs maisons pour s'y réfugier. Réduite à manger les chats, les chiens et les rats, la population est finalement sauvée d'une mort certaine lorsqu'un navire, envoyé par William, parvient à franchir l'estacade qui bloquait la rivière Foyle et apporte du ravitaillement. C'est la victoire par défaut. L'armée de James, reconnaissant sa défaite, lève le siège : la ville de Londonderry n'a pas capitulé.

perpétuer la mémoire par des cérémonies et des défilés annuels qui le plus souvent tournent à l'émeute. Or, je ne peux pas m'empêcher de voir des similitudes troublantes entre les événements en cours à Kanesatake et le siège de Londonderry : jusqu'aux noms des personnages qui coïncident !

Des similitudes troublantes

Se pourrait-il que les « dissidents » de Kanesatake soient si profondément identifiés aux « *dissenters* » qui les ont convertis au protestantisme qu'ils en aient adopté la mémoire collective au point de reproduire les temps forts d'une histoire qui n'est pas la leur et n'a rien à voir avec la tradition autochtone ? S'agirait-il d'un phénomène d'assimilation absolue ? Quoiqu'il en soit, les « troubles » qui éclatent périodiquement à Kanesatake depuis la Conquête ressemblent à s'y méprendre aux « troubles » qui secouent régulièrement l'Irlande du Nord depuis des siècles. Là-bas, le phénomène est si ancien qu'il a fait l'objet d'innombrables études et analyses. Voici la description mordante qu'en donne A.T.Q. Stewart, dans *The Narrow Ground*, paru en 1977 alors que, pour la Nième fois de son histoire, l'Irlande du Nord était à feu et à sang :

Les « troubles » pour utiliser une expression typiquement irlandaise, se déroulent par étapes

clairement définies. La première se limite généralement à la provocation de la partie adverse. Cette provocation, intense et qui dure souvent plusieurs semaines voire quelques mois, prend la forme de défilés, de railleries et d'agitations diverses; puis on passe à des comportements plus violents : échanges de coups de poing, lancer de pierres, maraudages nocturnes, parades d'hommes armés de gourdins, carreaux fracassés et débuts d'incendie. Tôt ou tard, ce comportement oblige à faire intervenir la police.... La violence s'oriente alors vers cette dernière, qui est aussitôt accusée de partialité ou de brutalité excessive. Il n'est pas rare que l'une des deux parties suspende les hostilités et s'amuse à observer la partie adverse en découdre avec les policiers.

La police commence à subir des pertes, appelle des renforts, et le conflit s'aggrave. Arrive alors, dans ce rituel de provocation et d'agression, le moment fatidique du premier coup de feu... les coups de feu sont surtout entendus la nuit... et ils sont toujours tirés par la partie adverse! Si le désordre prend des

proportions suffisamment graves, la police perd le contrôle de la situation et on fait appel à l'armée.

[...] Rien n'est moins efficace en pareille situation que l'armée. Bien sûr, l'armée pourrait régler le problème rapidement si elle était autorisée à se comporter comme une armée, mais il ne faut surtout pas qu'elle le fasse! Dans la pratique, la présence de troupes armées dans les rues ne fait qu'intensifier le désordre, mais depuis 150 ans, cette présence est devenue indispensable. Il semble que si les militaires n'étaient pas là, il manquerait un ingrédient essentiel au bon déroulement du rituel...

Après chaque épisode de trouble, une commission d'enquête est créée qui pointe inévitablement le doigt vers la police, constate qu'il y a des erreurs fondamentales dans la constitution de la force policière et recommande que des changements majeurs soient apportés aux méthodes de nomination des policiers et de gestion du corps de police...⁴

Une date pour le moins étonnante

Les parallèles à faire entre la description qui précède et notre « crise d'Oka » de 1990 s'imposent d'eux-mêmes, mais il y a plus encore. L'identité des « northern dissenters », on l'a dit, repose sur deux épisodes fondateurs de l'histoire de l'Irlande du Nord : le siège de Londonderry et la célèbre *Battle of the Boyne*, que les orangistes (ces ultra-protestants membres de l'Ordre d'Orange) commémorent encore tous les ans, le 12 juillet, par des défilés provocateurs et toujours houleux. La bataille, en fait, a eu lieu le 1^{er} juillet 1690 (on voit déjà l'intérêt de cette date, le 1^{er} juillet étant devenu la Fête du Canada), mais l'Angleterre ayant adopté en 1752 un nouveau calendrier qui avançait tout de onze jours, la date anniversaire est devenue le 12 juillet. Ajoutons 300 ans moins un jour, nous obtenons le 11 juillet 1990 : date du déclenchement de la « crise d'Oka »!

Se pourrait-il que la crise d'Oka ait été une grande manifestation organisée clandestinement pour fêter, avec éclat et très gros budget, le 300^e anniversaire de la *Battle of the Boyne*?



Cette représentation de William III, surnommé « King Billy », monté sur un cheval blanc, rappelle la célèbre *Battle of the Boyne* et symbolise la victoire du protestantisme sur le catholicisme.

Quel sens donner à ces crises périodiques?

On se souviendra que la crise de 1990 arrivait à point nommé. L'Accord du Lac Meech venait de sombrer, Robert Bourassa avait déclaré en pleine Assemblée nationale que le Québec était une société distincte tout à fait en mesure de s'autodéterminer, et une mer de drapeaux fleurdelisés avait déferlé dans la rue Sherbrooke le jour de la Saint-Jean. L'heure était grave. Il fallait faire reculer le mouvement de souveraineté qui risquait de s'emparer de tout le Québec. La crise d'Oka a été l'occasion pour la presse anglophone de se livrer à une campagne de salissage en règle du Québec, dont la réputation a été ternie dans le monde entier et jusqu'aux Nations unies.

La crise actuelle à Kanesatake aurait-elle une portée semblable? Je crois que oui, mais c'est le mouvement de souveraineté autochtone qu'il s'agit cette fois de faire reculer. On sait que le projet de

Se pourrait-il que ces crises périodiques soient savamment orchestrées et aient pour but de faire reculer les mouvements souverainistes?

loi sur la Gouvernance autochtone, que le gouvernement de Jean Chrétien a tenté de faire adopter, faisait bien des mécontents chez les Autochtones qui, d'un bout à l'autre du pays, ont demandé qu'il soit abandonné au profit d'une formule qui, au lieu de leur être imposée d'en haut, serait négociée avec eux, d'égal à égal. Lorsqu'il est devenu évident que Jean Chrétien quitterait le pouvoir avant l'adoption de son projet de loi, tous les espoirs se sont tournés vers Paul Martin. Lui, croyait-on, comprendrait les aspirations à l'autodétermination des populations autochtones du pays. Or, que s'est-il passé? Paul Martin a pris le pouvoir fin décembre 2003 et le 11 janvier 2004, la petite poudrière de Kanesatake, dont la volatilité est savamment entretenue, a sauté comme par enchantement. On a donc pu diffuser sur les ondes

de la télévision nationale des scènes désolantes comme l'incendie criminel de la maison du Grand Chef, les affrontements violents entre policiers et hommes cagoulés armés de gourdins, et des scènes d'intimidation où des fiers à bras aux allures patibulaires faisaient reculer la police. Que pense Monsieur Tout-le-Monde en voyant de telles scènes? Il généralise et se dit que les Autochtones de ce pays sont décidément de grands enfants, incapables de se gouverner ou de se soumettre à la loi, et que somme toute, il vaut mieux les maintenir en tutelle comme on l'a toujours fait.

C'est ainsi qu'une petite poignée de « dissidents » – complètement asservis à une cause qui n'est pas la leur et sans doute manipulés par des agitateurs dont le mandat est d'entretenir éternellement la pagaille – fait reculer les efforts d'autodétermination des Premières Nations de tout le pays... aux frais de notre bon gouvernement.

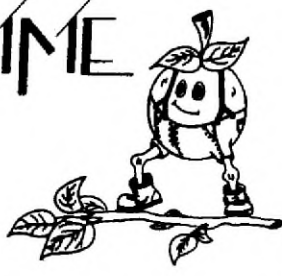
-
1. Extrait des cahiers d'Urgel Lafontaine, cité dans Michel F. Girard, *Étude historique sur la forêt du village d'Oka*, 1990, p. 19-20.
 2. Cité en français dans Rev. William Scott, *Report relating to the affairs of the Oka Indians*, 1883, p.43
 3. Voir à ce sujet le Dossier amérindien dans Okami, vol. XVI, n° 2, automne 2001, p. 14-19
 4. A.T.Q. Stewart, *The Narrow Ground : Aspects of Ulster, 1609-1969*, Faber & Faber, Londres, 1977, p. 148-150 (traduction libre faite par Rosemarie Bélisle)
-

Niocan inc.
NIOBIUM / CANADA

RICHARD R. FAUCHER, ING.
Président

2000 Peel, suite 560, Montréal, Québec, Canada H3A 2W5
Tél.: (514) 288-8506 Télécopieur: (514) 843-4809
Cell: (514) 591-5670 courriel: rfaucher@niocan.com

Merci à nos commanditaires

 Site Web : www.abbayeoka.com Le Magasin de l'Abbaye (La trappe d'Oka) Tél. : (450) 479-6170 1-866-479-6170 1500, chemin d'Oka, Oka Qc J0N 1E0	 PIERRE BELISLE PHARMACIEN 135, rue Notre-Dame, Oka, Québec, J0N 1E0 Tél. : (450) 479-8448 Fax : (450) 479-6166 Membre affilié au réseau CLINIQUE Santé
 Parc national d'Oka 2020, chemin d'Oka Oka (Québec) J0N 1E0 Tél. : (450) 479-8365 Téléc. : (450) 479-6250 Internet : htt://www.sepaq.com Courriel : parc.oka@sepaq.com 	JUDE-POMME  Jude B. Lavigne 223, rang Sainte-sophie, Oka (Québec) J0N 1E0 Pommes – Poires – Prunes Tél. : (450) 479-6080 – Fax : (450) 479-8212 – www.judepomme.com
 La députée Denise Beaudoin	« La Société d'histoire d'Oka joue un rôle important dans la mémoire de notre collectivité. Elle remplit auprès de nous une mission de sensibilisation et d'information sur notre passé tout en permettant de mieux éclairer le présent. Je souhaite que la Société d'histoire d'Oka et ses membres poursuivent encore longtemps leurs activités. »  Manoir Belle-Rivière ■ 8106, rue Belle-Rivière ■ Sainte-Scholastique ■ (Québec) ■ (450) 258-1014



Merci à nos commanditaires



Desjardins
Caisse populaire d'Oka

Le Groupe Expert.

De l'expérience comme personne.

Pour tout savoir sur la Gestion professionnelle de vos avoirs ou faire plus ample connaissance avec les membres du Groupe Expert, contactez l'équipe de gestion des avoirs à la Caisse populaire d'Oka, au numéro de téléphone 450-472-5200, poste 441.

CARREFOUR DU BRICOLEUR D'OKA LTÉE

265, rue Saint-Michel
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél. : (450) 479-8441
Fax : (450) 479-8482



LE CENTRE DE LA RÉNOVATION

**chez
Gérard**
PATATES FRITES

Itée

LYSANNE CARON
(2854-2348 Québec inc.)
1350 chemin Oka
Oka, Québec
J0N 1E0
Tél. (450) 479-6846



GARAGE DENIS DURAND ENR.

43, St-Dominique
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél.: (450) 479-8825

DENIS DURAND
Propriétaire

LA PLACE POUR VOTRE VÉHICULE

Bur.: (450) 479-6588
Fax: (450) 479-6740

ANTHONY SPINO
CELL: (514) 968-8890

Spino Plomberie inc.

Chauffage • Radiant • Gaz Naturel • Propane
Pompes • Traitement d'Eau



17 rue de la Pinède, Oka, QC J0N 1E0



RE/MAX®

RE/MAX V.R.P INC.

Courtier immobilier agréé
Franchisé indépendant et autonome

Jean-Pierre Masson

Agent immobilier affilié

128, Saint-Laurent, suite 201
St-Eustache (Québec) J7P 5G1

Bur.: (450) 472-7220

Fax : (450) 473-1900

Courriel : jmasson@remax-vrp.qc.ca
www.remax-quebec.com



Husereau & Frère 2000 S.E.N.C.

Luc et Mariette Husereau

211, rang Sainte-Sophie
Oka (Québec) J0N 1E0

Tél. : (450) 479-8762

Fax : (450) 479-1199

E-Mail : lucoka@sympatico.ca





Texte au bas des armoiries :

Coupé, au chef d'azur, une montagne d'or chargée de trois chapelles d'argent avec leurs croix de même.

Au point d'Honneur, un doré or posé
En tasce dans un lac d'azur

En Mi-partie, à dextre d'argent et à senestre
De gueule, sur le tout, un livre d'or ouvert,
Séparé par signet, avec les inscriptions :
« Pro-Memoria » et « perio-Libro »
André de Pagès

Buts et objectifs de la Société

Grouper toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire d'Oka et sont désireuses de participer à des rencontres, études, recherches ou autres activités permettant de mieux connaître l'histoire d'Oka.

Soutenir l'intérêt de la population locale pour les événements et faits historiques qui ont marqué la naissance et le développement de la région.

Veiller à la conservation et à la mise en valeur des sites, monuments, documents et autres objets à caractère historique.

Publier et diffuser ou susciter la publication et la diffusion de tout article, périodique, bulletin, brochure, revue, volume ou autres écrits relatant des faits et situations du passé ayant trait à la vie et aux mœurs de la population.

Favoriser la recherche et les visites éducatives sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions, l'information et les documents de référence nécessaires.

Encourager l'utilisation du contexte historique régional d'Oka à des fins culturelles et touristiques.

Promouvoir la protection du patrimoine et effectuer des recherches sur la généalogie et l'histoire.

Dépositaires à Oka

LE MAGASIN DE L'ABBAYE
SUPERMARCHÉ MÉTRO
LE CARREFOUR DU BRICOLEUR D'OKA
DÉPANNEUR À L'ENTRÉE DU VILLAGE
CENTRE D'ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA

1500, chemin Oka
31, rue Notre-Dame
265, rue Saint-Michel
11, rue Notre-Dame
2017, chemin Oka

Bulletin d'adhésion

DATE _____

Voici ma cotisation pour un an : Membre 20 \$ ☐ Membre de soutien -- 50 \$ ou plus ☐
Couple 30 \$ ☐ Montant inclus \$

Ci-joint mon chèque pour un an : SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
2017, CHEMIN OKA, OKA QC J0N 1E0

Nom : _____

Adresse : _____ Ville : _____

Province : _____ Code postal : _____ N° de téléphone : (____) _____

La cotisation vaut pour l'année au cours de laquelle elle est payée et donne droit aux OKAMI précédents, s'il y a lieu. Cependant, une cotisation versée après le 1^{er} novembre s'applique à l'année suivante. Le numéro de membre figure en haut à gauche dans l'étiquette d'adresse.

Le village iroquois vers 1875



Ce dessin à la plume, sans doute réalisé par un journaliste du *Witness*, montre le village iroquois à l'époque des « troubles » de 1870 -1880.

Tiré de *The Life of Rev. Amand Parent*,
biographie du premier Canadien-français devenu pasteur méthodiste.

Le Révérend Parent a exercé son ministère à Oka pendant huit ans.



Société canadienne des postes
Envoi de publications canadiennes
Contrat de vente n° 0182842
Port payé à Oka Qc J0N 1E0

EXPÉDITEUR :
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
2017, CHEMIN OKA
OKA QC J0N 1E0